

Séminaire Nîmois 2022
Moment enchanté

“The lost Daughter”
Et la femme insuffisamment mère...



LA CUISINE DANS GHIBLI



Il était une fois un Moi, à la sensibilité multicolore, créateur de sa propre histoire, doté d'outils merveilleux pour comprendre le monde, l'intérioriser puis le retransmettre à d'autres Moi(s). Pour ce faire, il possédait un endroit secret, un espace inter-dimensionnel, lui permettant de voyager d'un monde à l'autre. Il pouvait ainsi créer de nouvelles histoires à sa guise, et cela grâce à son incroyable don d'interprétation. Un jour devin, un autre jour magicien, il s'exerçait dans l'artisanat des fantasmes les plus incroyables, parce que justement à son endroit, tout était possible. Tel un cadeau, cette aire unique lui avait été confectionnée par la rêverie de sa mère, c'est elle qui lui avait offert la possibilité de refaire le monde sans en craindre les retombées, mais souhaitant avant tout lui permettre de mieux l'appréhender. Parce que le monde selon soi ce n'est pas être le monde mais le rencontrer avec curiosité pour mieux l'interpréter avec autant de facettes qu'il est possible d'en percevoir.

Il était aussi ... un samedi 21 mai où nous nous serions laissés bercer des heures par la voix d'Africa Pélisson, maîtresse du phrasé et de la juste sonorité celle que l'enfant s'approprie avec gourmandise. Notre Présidente Chrystel Benoit-Maruhenda, elle, nous a offert un tour de manège, une sensation de fluidité, autour de cet inépuisable sujet qu'est le conte ; Grégory Vanderschuren, quant à lui, nous a propulsés dans un autre monde, celui où chaque mot ouvre sur d'autres champs, libres étions-nous de plonger dans ces mises en abîmes. Ce séminaire traditionnel Nîmois fut des plus agréables. Ainsi pour aborder l'imaginaire, les contes et les faits de l'enfance, nos intervenants

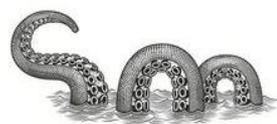


ont durement travaillé pour mieux nous régaler, et vous offrent aujourd'hui un échantillon de ces belles interventions.

Adeline Sublet psychanalyste dans l'Hérault et le Gard, nous parle ce mois-ci d'une série « The lost daughter », afin de revenir sur ce concept prêt à porter qui consiste à croire qu'une mère est l'évidence d'une femme sacrifiée au bonheur de ses enfants, quand la fusion ne se veut pas néfaste, quand la psychose maternelle ne se conçoit pas ouvertement...

Comme le temps nous est compté et que certains pensent encore que *la vérité est ailleurs*, prenons les chemins de traverse et disons qu'il n'y a de vérité que dans nos perceptions, car chacun est un reflet de vérité, une parcelle de réel, apte à offrir un frayage vers d'autres univers. Et comme le dit magnifiquement Barbara Cassin : « Une langue n'est pas une façon différente de désigner les mêmes choses, c'est un point de vue différent sur ces choses » *.

Echanger, partager, c'est emprunter les mille chemins que l'enfant parcourt chaque jour en sautant le plus naturellement du monde : celui qu'il s'apprête à remodeler.



A.Darsel

NÎMES 2022, UN SÉMINAIRE QUI AURA COMPTÉ

Afin de nous souvenir de ce séminaire Nîmois 2022, voici les synthèses des interventions concoctées par nos intervenants : Africa Pélisson, directrice de l'IFPG de Grenoble Chrystel Benoît-Maruhenda Présidente de la FFDP et Grégory Vanderschuren, psychanalyste à l'IFPM de Montpellier; un grand merci à tous les trois pour ce moment enchanteur, ainsi qu'à Carole Ruffiat pour ce rendez-vous tant attendu chaque année !

Bruno BETTELHEIM

PSYCHANALYSE DES CONTES DE FÉES

« Le Petit Chaperon rouge a été mon premier amour. Je sens que, si j'avais pu l'épouser, j'aurais connu le parfait bonheur. »

- **Bruno BETTELHEIM** : Né en Août 1903 à Vienne en Autriche et se donne la mort en Mars 1990 aux U.S.

- **PSYCHANALYSE DES CONTES DE FÉES** : Rédigé en 1976 a pour objectif de mettre les parents face à leurs responsabilités. Celles d'aider leurs enfants à donner du sens à leur vie, leur donner confiance dans l'avenir pour qu'ils aient une bonne raison de vivre. En cela, le CONTE DE FÉES est un CADEAU D'AMOUR pour l'enfant, surtout quand les parents le racontent en chantant. « Il était une fois... Dans une contrée lointaine Là où les animaux parlent comme les humains... » Les parents, l'espace d'un instant, lâchent prise avec leur réalité, prennent du recul et pénètrent dans le monde « fantastique » de leurs petits enfants (un monde habité par des fées enchantées, raconté en chantant), et leurs permet de développer des sentiments de confiance en la vie pour avoir confiance en eux pour avancer dans les questions et les projets existentiels.

- L'enfant, entre 3 ans et 6 ans est animiste (**Les objets parlent et ont des émotions**), la grenouille embrassée se métamorphose en princesse, le crapaud embrassé se transforme en prince charmant = c'est l'amour qui fait l'alchimie. Le mauvais se transforme en bon et le laid se transforme en beau.



- Laisser croire l'enfant parce qu'il en a besoin. Ne jamais lui dire : « Reviens sur terre, descends de ton nuage ! » Injonction que seul l'enfant qui a pris conscience de ce que mourir veut dire, la part irréversible de la mort, vers l'âge de 9 ans, entrée en CM1, sait que Blanche Neige ne peut plus revenir à la vie. Qu'il y a bien longtemps que le corps de la Belle au Bois Dormant est en décomposition, mais avant cette dure épreuve de la réalité, l'enfant peut jouer à faire le mort, et à ressusciter (dans les contes de fées



C. Benoît-Maruhenda, A. Pélisson et G. Vanderschuren

enchantés les morts sont ramenés à la vie : La Belle et la Bête, Blanche Neige, Cendrillon, etc). Après 6 ans, la réalité lui impose la nécessité de faire le deuil du père Noël, alors il joue les prolongations, il a besoin d'encore un peu de temps pour faire le deuil du monde fantastique. Cet ouvrage est divisé en deux parties :

1^{ère} partie « Utilité de l'IMAGINATION » et une 2^{ème} partie « Utilité de l'ENCHANTEMENT ».

- Utilité de l'imagination, qui passe par le processus originaire « l'imaginaire », pour activer le processus primaire « la mise en scène », indispensable à l'élaboration du processus secondaire « la mise en sens ». Progressivement, l'enfant imagine le conte de fées qui lui est conté, il le perçoit en mettant en images les personnages, l'ambiance et ce n'est qu'au bout de la 4^{ème} lecture qu'il va mettre en scène. C'est à dire que ce qu'il voit (dans le sens je vois ce que tu veux dire) il l'interprète. Pour finalement, introjecter, intégrer cette représentation qu'il se fait de lui-même à travers les différentes identifications, plus ou moins inconscientes, aux divers protagonistes du conte. Et comme l'expérience du FOR-DA, il répète encore et encore, plus de 30 fois.

- En fonction de ce que l'enfant ressent, dans son imaginaire, il peut transformer les rôles des protagonistes : Ou le père ou la mère peut vouloir se débarasser des enfants, c'est ce que l'enfant ressent quand il perçoit l'impatience, l'exacerbation des parents et même un rejet terriblement douloureux. Le garçon ou la fille sauve celui qui a été enfermé, c'est à dire, le petit frère ou la petite sœur, se libère de l'emprise de l'ainé, de sa dépendance.

- Pas d'intervention didactique : surtout lorsqu'il change les rôles. Ne pas le ramener dans la réalité, tout doit rester au niveau symbolique, métaphorique.

- **L'intemporalité de l'inconscient** : « Il était une fois... », « Dans un pays lointain... », « Il y a de cela mille ans ou plus... », « Il était une fois dans un vieux château, au milieu d'une grande forêt touffue... ».

- Nous sommes en immersion dans les aspects les plus archaïques de notre personnalité, là où réside « l'Inquiétante étrangeté », le monstre intérieur que seul le petit héros courageux peut seulement dompter, apprivoiser pour en faire un allié.

Page 99 : « Le contenu de l'inconscient est à la fois le plus caché et le plus familier, le plus obscur et le plus contraignant ; et il engendre l'angoisse la plus farouche aussi bien que le plus grand espoir. »

Le conte de fées est un voyage dans le royaume du Ça dans notre monde inconscient, pour y mettre de l'ordre et ne plus subir le chaos.

- L'enfant, à travers le conte de fées, peut librement diviser une représentation parentale, l'image du père ou de la mère, parfois aimants et bienveillants ou parfois détestables et frustrants. Le parent dans la réalité prend la forme positive du protecteur.

- **INTÉGRATION DU MOI = Là où il y a du Ça le Moi doit advenir.**

L'intégration de la personnalité c'est l'ART :

Ça Créativité, idées

Surmoi Direction, voie, sens

Moi Action

C'est la mort métaphorique d'un ancien Moi inadapté afin de renaître sur un plan d'existence supérieur : Mircea ÉLIADÉ (cité par Bettelheim)

RENONCER AUX IDÉAUX, C'EST ACCEPTER LE PRINCIPE DE RÉALITÉ.

Le père redouté se substitue en ogre, en géant, en monstre ou en dragon pour le petit garçon.

La mère est divée, la mère précœdipienne, l'objet d'amour, se substitue à la bonne fée, et la mère œdipienne, se substitue à la marâtre, la mauvaise sorcière, pour la petite fille.

Quand l'innocence et l'insouciance de la période de latence ont été avortées, que les rôles se sont inversés, les patients adultes parlent de PAPA et MAMAN, et n'ont jamais pu élever leurs parents aux statuts de PÈRE ET MÈRE.

Africa Péliçon

L'enfance compte, l'enfance contée

Naissance de l'imaginaire

Le conte nous raconte une réalité, une réalité inventée qui existe déjà pour partie, qui dit la vie, la mort, les sentiments les plus nobles comme les plus vils, le conte scénarise le désir et la peur du désir.

Au début de la vie, le nourrisson perçoit le monde sur un mode sensitif. Dans un deuxième temps, les objets extérieurs vont progressivement être considérés comme représentatifs de la réalité hors de soi. L'expérience du miroir en particulier, signe l'accès à la représentation d'une image de soi, projetée hors de soi, sur un support autre que soi : il s'agit donc à la fois de soi et d'autre chose. Cet "autre chose" ouvre définitivement la voie d'une représentation de l'objet, et, par extension alors, de tous les objets. Nous sommes-là dans un troisième temps du rapport à l'objet, celui où l'enfant est capable de percevoir non seulement un monde existant au dehors, mais aussi un endroit où les objets peuvent être représentés autrement que comme immédiatement perçus. C'est le temps du symbolique.



Ce troisième temps ouvre parallèlement une nouvelle dimension dans l'espace : un point de recul qui donne de la profondeur, qui donne accès aux mêmes choses mais de plus loin. C'est sur le terrain symbolique que vient s'inscrire le conte, ouvrant ainsi l'accès vers une réalité autre ayant toute sa légitimité : celle de l'imaginaire.

L'imaginaire, c'est le lieu où réalité et imagination se côtoient sans entrave, par les voies symboliques. Pour qu'il y ait cohérence, il faut que le symbolique fasse lien, la crédibilité de l'histoire scénarisée en dépend, non pas au sens où l'histoire est possible dans la réalité, mais au sens où elle est cohérente.

A partir de là, l'espace imaginaire peut être abordé de deux façons : comme une espace de danger, ou comme un espace de liberté. L'enfant, au début de sa vie, est soumis aux turpitudes de son monde intérieur, qu'il ne peut nommer ni comprendre, ni même identifier. C'est bien par les voies de l'imagination qu'il les évacue, mais il les subit plus qu'il ne les utilise : il ne maîtrise pas les images qui surgissent de lui, qui l'envahissent parfois comme l'envahissent ses terreurs sans nom. Le conte a cette fonction de les fabriquer pour lui, de donner au chaos intérieur un sens, une situation, une temporalité, des affects, à travers l'histoire racontée.

Plus les mots prennent leur place, mieux l'enfant peut nommer les choses, plus également il est riche d'un vocabulaire qui deviendra matériel :

La matière première de la mise en mots, qui donne lieu à une mise en images. L'image est cette fois maîtrisée, elle n'est plus envahissante mais elle-même contenue dans l'histoire mise en mots, le scénario.

De là, on peut considérer que l'imaginaire devient un espace de liberté. Cela vaut pour l'enfant comme pour l'adulte. Durant tout ce temps d'appropriation de l'autre espace de réalité, celle transformable à souhait, un chemin s'est dessiné : Celui menant d'une réalité concrète, visible, immédiatement accessible, à une réalité inventée, transformée, à distance de ce qui est vu, désirée comme telle.

Ce chemin représente désormais un trajet personnel, de l'ordre de l'intime, que l'individu empruntera avec plus ou moins de liberté, mais dont il connaît l'existence pour l'avoir lui-même dessiné : chaque fois qu'il est passé de la réalité vers l'imaginaire, et qu'il en est revenu. Ce chemin est précieux, car ce qu'il nous faut comprendre, c'est qu'il représente précisément une façon d'être pleinement au monde, dans toute la complexité de ce qui le fait : la réalité visible, la part invisible de cette même réalité, la vérité relative, la réalité imaginaire, l'accès à l'ensemble de ces aspects est le garant d'une appréhension plus juste de la réalité, de la relativité même de la réalité.

Car cet accès au monde selon plusieurs dimensions permet d'intégrer la part d'inaccessible, de ne pas en rester à la part imposée par les sens : ce qui est entendu, ce qui est vu, ce qui est ressenti, ce qui est montré. L'individu sait qu'il existe une autre façon de voir les choses, en toute situation. Sans doute est-ce là une condition à la liberté : le sujet n'est pas enfermé dans la réalité imposée.



En cela, l'exploration du chemin menant de ce qui est vers manifestement ce qui se devine ou ce qui s'invente, constitue une source de liberté mais également de sécurité interne d'une valeur sans égal :

Si cet accès vers d'autres possibilités, qu'il faut aller chercher ou créer, sert l'individu notamment lorsqu'il est en difficulté dans la seule réalité extérieure visible, autrement dit lorsqu'il lui permet de se réfugier momentanément ailleurs, il a également une autre vertu, moins enviable sans

doute mais tout aussi salvatrice : celle d'imaginer le pire. Le conte, dans sa version originale tout au moins, apprend aussi cela à l'enfant.

Si se réfugier dans un scénario salvateur, à partir du moment où l'enfant puis l'adulte est conscient de cette opération et sait où se trouve la réalité extérieure, l'accès à l'imaginaire sert tout autant l'individu lorsqu'il pourrait être en danger dans la réalité extérieure, parfois trompeuse, mais qu'une part de lui, à partir des éléments de cette réalité qu'il perçoit, est en capacité d'anticiper non pas le meilleur mais le pire, à savoir d'anticiper un danger qui n'est pas encore là mais dont il a perçu les prémisses et anticipé le scénario possible.

Ainsi donc, l'imaginaire sert l'individu qui en a fait un outil, pour aller y chercher le meilleur ou le pire, mais toujours pour se protéger d'une réalité insuffisante à elle-seule pour s'adapter à l'ensemble de ou des réalités visibles comme invisibles.

Ce processus fait appel à une forme de désidéologisation de l'imaginaire, processus sans doute nécessaire car l'imaginaire ne peut prendre toute la place, il doit lui-même être insuffisant faute de quoi son investissement deviendrait pathologique. C'est alors qu'il est en mesure de prendre sa plus juste place : celle d'un espace de recul toujours possible, une mise à distance d'où peut se jouer le plus farfelu des scénarios comme le plus dramatiquement réaliste, tout dépend de ce dont le sujet a besoin dans cette situation-là.

L'individu emprunte ce trajet à vie : nous ne cessons, du début à la fin de nos vies, de nous raconter des histoires, plus ou moins nécessaires en tant que telles ; le processus, lui, étant nécessaire au fonctionnement le plus sain d'un sujet suffisamment libre, libre de vivre ses choix mais également libre d'accepter de ne pouvoir vivre toutes les vies imaginées dans la réalité ; certaines resteront de l'ordre de l'imaginaire, les exigences temporelles, toutes celles d'une réalité non négociable par le seul désir ou la volonté, limitant tout simplement les possibilités concrètes de les réaliser.

Pour que ces mouvements intérieurs restent bons pour l'individu, il est indispensable d'une part que rien ne barre la voie de l'intérieur, l'interdiction extérieure étant toujours ou presque franchissable : peu de choses, sinon la mort, ont le pouvoir d'interdire la liberté de pensée une fois que le chemin est tracé. Cet espace interne n'est accessible que par le créateur et propriétaire, et sans son autorisation l'accès est impossible de l'extérieur.



D'autre part, le trajet ne doit pas être à sens unique, il s'agit toujours d'un aller-retour à plus ou moins long terme : l'imaginaire sert la réalité comme la réalité nourrit l'imaginaire.



Les notions de réalité et imaginaire ne sont en ce sens pas à envisager comme l'un ou l'autre à opposer et à choisir, mais comme l'un et l'autre, l'un rendant l'autre possible et inversement.

C. Benoit-Maruhenda

La formation du moi et ce qu'il en est du conte philosophique.

Le conte pour enfant et au-delà, vers une introduction au réel.

L'enfance qui m'est contée, comme racontée, sans analogie aucune à *l'homme au rat* (suivez mon regard...), n'est pas tout à fait la mienne, mais une histoire transmise de génération en génération et dont j'absorbe en quelque sorte les échantillons. D'autre part, cette histoire n'est en aucune façon bien réelle : on me la raconte, que des balivernes qui certes permettent d'alimenter mon imaginaire, mais en aucun cas nous y voyons par là même le moyen d'introduire l'enfant dans le réel... ; je veux dire dans le « principe de réalité ». C'est pourquoi Freud y voit de la résistance de la part du patient qui, lors de la cure, ne relaterait ni son histoire individuelle, encore moins le rapport avec ses propres désirs refoulés dans le surgisement de ce genre de récit. Et c'est pourtant bien ce qui intriguait Freud, lorsque notamment il s'y intéressa de près à partir des années 1913 dans son article intitulé : « Les trois coffrets ».

D'où la question de savoir comment ce qui relève d'une légende populaire à connotation mythique peut-il à ce point compter autant dans la période pré-Œdipienne que post-Œdipienne ? En quelle sens cette naissance de l'imaginaire contribue-elle à faire immerger le sujet encore dépourvu de repères dans un monde qui lui est totalement inconnu et qu'il ne fait que découvrir peu à peu – jusqu'à ce qu'à l'âge adulte (au travers du conte philosophique), afin de consolider son « moi » ? Pour le comprendre, pénétrons d'abord dans le jeu des identifications à la lumière de Wilfred Bion¹. Précisons qu'à la différence de Mélanie Klein, pour qui ce trou entre l'enfant et le monde constitue un trouble pathologique dans le souvenir écran, Bion remarque à cet endroit une fonction parfaitement normale de l'individu. Je vais ainsi m'identifier au « traits » de chacun des caractères incarnés par les personnages



contés. Le conte ayant en effet pour avantage de ne pas avoir de narrateur défini, c'est moi qui dans le déroulement de l'histoire me reconnais progressivement en chacun d'eux. La dramatisation faisant du héros un sujet inférieur aux autres (tel il en va par exemple du petit poucet), alimenté par des scènes tragiques qui trouvent leur issue comme par enchantement..., il m'est donc permis d'adopter tour à tour chacun des rôles successifs jusqu'au dénouement final. Le déplacement et la condensation y sont tout également véhiculés comme dans le rêve, et permettent de prendre aussi mes distances avec ce qui ne me convient pas.

Le conte agit ainsi comme en thérapie analytique, avec les pincettes chirurgicales, c'est-à-dire sans toucher au trauma. Ce processus introduit une temporalité horizontale, en vertu de quoi je me construis sur des bases qui ne me sont pas imposées de l'extérieur et qui font de l'imaginaire un merveilleux outil qui m'assure une confiance certaine en dépit de mes différences avec les attentes d'autrui à mon égard. Il me revient par-là d'y mettre la charge affective la plus adéquate à ma personnalité psychique en formation. Bion parle de notre « incorporation au monde » ...

Le conte introduit également une temporalité verticale. Le récit est souvent court, mais il paraît long ; les scènes s'enchaînent en déstabilisant chaque fois le dit narrateur. Un drame ; une solution ; le drame s'amplifie ; une autre solution apparaît, souvent par mystère : ça tombe à pic. La barbe bleue, de Perrault : j'éprouve de la pitié pour le héros qui ne trouve pas sa moitié ; et l'on découvre qu'il a assassiné ses épouses précédentes. Il est très riche, laisse toute sa fortune et son château à qui veut bien l'épouser,

principe des fonctions alpha et bêta pour expliquer combien l'imaginaire permet d'éjecter hors de soi le mauvais objet – indicible, irreprésentable -, que le conte met en image sans heurter la sensibilité tout en le renforçant. Voir *Éléments de la psychanalyse*, Paris, Puf, 2002, p.12.

¹ Notons que, descendant des Huguenots et fragilisé par deux fois : des parents dont la mère est effrayante et le père fort et méprisant ; puis migrant pour l'Angleterre dès l'âge de huit ans, Wilfred se traite de « poule mouillée ». Il écrira plus tard : « Je me sentais mourir à moi-même ». Inspiré par la philosophie de Hume, il instaurera son



mais une seule condition est posée : de ne pas pénétrer dans une des nombreuses pièces – ce qui sera transgressé comme on transgresse la loi, l'autorité paternelle. Personne pour la secourir : elle doit à son tour mourir. S'écrit par la fenêtre pour savoir si ces frères viendront la délivrer du sort qui l'attend, une fois, puis une seconde fois, et enfin une troisième fois mettant dans une attente incompressible et poussant en chaque instant vers le désespoir un pas de plus. Ici le principe de plaisir s'oppose au principe de réalité de manière franche – et du même coup ne laisse pas d'autre choix que de me rendre compte du réel. Je veux fuir de ma prison tout en bravant l'interdit ; et cet interdit prend tout son sens.

Ces deux moments sont incompatibles et il me faudrait les rendre compatibles par une formation de compromis. Sauf que pour l'heure, je reste entièrement libre de toute forme de compromis. Si Cendrillon ne retrouve pas son Prince, après tout, ce n'est pas moi ; et si elle le retrouve par l'essai de Saussure (comme dirait Ferdinand), alors l'héroïne c'est moi ! L'enfance contée me fournit de la matière qui n'a encore aucune consistance en l'état. J'ai encore le droit de rêver ; mais ce rêve n'est pas pour autant irréel... il permet d'entrevoir une sortie d'autoroute là où... il n'y en a pas... vraiment - si toutefois encore l'on ne laisse pas l'imaginaire inventer une de toute pièce.

C'est ainsi que le petit poucet trouve une solution pour le retour à la maison mais l'histoire se répète dans le but de nous entraîner avec lui ; à la seconde tentative, la situation n'est plus très exactement la même – bien qu'elle présente des aspects similaires. Lorsqu'il tente de sortir pour s'emparer à nouveau de cailloux, la porte est fermée à double tours ! C'est alors qu'il prendra du pain - que les oiseaux se chargent de faire disparaître le chemin de pacotille. Nous nous retrouvons chez l'ogre qui désire faire un festin de lui et ses frères ; notre héros laissera le hasard venir à sa rencontre en se contentant d'échanger les bonnets des sept petits garçons avec ceux des filles du vilain personnage.

Cette enfance qui m'est comptée fait que je me demande comment me dépatouiller avec des éléments qui non seulement sont contraires à mon désir – de retrouver ma famille et sauver ma fratrie, mais qui ne présente aucun ordre véritablement logique, ou récurrent, à partir desquels il m'est donné d'affronter la réalité toute entière - prise dans son ensemble d'aléa !

Le conte philosophique.

Le thème central du conte philosophique est l'élément de censure, sauf qu'à tout égard, cette interdit semble cette fois-ci imposée de l'extérieur - et donc réelle. Est-elle bien réelle ? Où s'agit-il d'une identification projective ? Il va sans dire que prenant l'exemple de Voltaire pour n'en citer qu'un, la vie est tourmentée dans sa relation au père jusqu'à changer le nom-du-père ; et tout montre qu'il fût resté amoureux de sa mère. Lui valant une réputation de volage ayant eu certaines relations incestueuses ou jugées d'adultère ; ses contes dénoncent pourtant la tyrannie et la persécution des maris violents : pourquoi condamner une femme qui n'a pas choisi de se prostituer ; alors que l'on aime en profiter ? Comment la religion se permet-elle de garder les femmes dans un couvent, qu'il associe à une barricade ? On lit à son sujet² : « ce qu'incarne Voltaire dans ses contrastes et ses contradictions, il se pourrait bien que ce soit tout simplement... la France, dans ce qu'elle a de simultanément de grand et d'ignoble. A la fois universelle et xénophobe, tolérante et excluante, égalitaire et bornée. » Alors, Complexe œdipien ou sublimation permettant de dénoncer une réalité contradictoire en vue de faire évoluer les mœurs ? Fuite du passé et refuge obsessionnel, ou acceptation d'un amour fusionnel ? « Così Santa » répondrait-il, mais qu'en est-il pour l'analyste ? Que répondre à l'affirmation consistant à « cultiver notre jardin » ?

Complétons ce propos avec Merleau-Ponty, pour qui « Il existe un amour illusoire qui n'est ni un amour feint, ni un véritable amour, et dont je découvre rétrospectivement l'inauthenticité. » Aussi, hallucination et perception sont des modalités d'une seule fonction, où nous nous situons tantôt en plein monde, tantôt en marge du monde. L'enfant met au compte ses rêves comme ses perceptions. Il croit que les rêves se passent dans sa chambre, au pied de son lit, et ne sont visibles que par ceux qui dorment. Dans « Le visible et l'invisible », Merleau-Ponty met en évidence la continuité entre le réel et l'imaginaire en décrivant le prolongement de son horizon de visibilité. Et si l'enfance contée compte, c'est avant tout parce que cette enfance ainsi révélée par l'imaginaire m'ouvre en même temps que s'ouvre devant moi un monde qui n'est plus le monde enchanté, mais qu'il reste de quoi le rendre « enchanté ».



G. Vanderschuren

² *Le point*, article du 2 août 2012.



De l'intérêt du JEU

L'enfant joue, apprend par le jeu la vie qui l'attend. Il développe en quelques sortes son propre mode d'emploi face au monde.

S'amuser, se divertir, jouer, nous passons notre vie avec des envies d'échappées. De quoi ? Du quotidien, de ce qui nous pèse, nous enferme, y compris d'un corps lourd et pollué, inhibé quant à ses pulsions et soumis à son vieillissement. Alors l'idée du jeu nous ravit, tâchons de nous échapper, de nous libérer !

La gratuité est au centre de ce concept (dans le jeu on peut miser ce que l'on n'a pas), car elle entend la facilité d'un investissement qui ne fait prendre aucun risque sérieux, *ce n'est qu'un jeu*. Si ce n'est pas le cas on devine aisément la dimension perverse du pseudo-jeu dont l'échec mènera irrémédiablement le joueur à sa perte : Les règles étaient pipées d'entrée de jeu.

Pour l'adulte il s'agit de toucher au fantasmagique par la simulation. Il s'agit plus d'une mécanique régressive qui déconstruit le réel pour en faire un semblant plus facile et moins risqué (remplacement d'un réel par un autre contrôlé par un cadre réglementé) ; quand pour l'enfant, la simulation est un accès au réel dans une énergie constructive. Il goûte à l'indépendance du jeu et développe ses représentations du monde des grands, il peut se « déchaîner » mais aussi se forger de nouveaux outils et ainsi réinventer le monde ou mieux le toucher.

Jouer avec un enfant convoque plus ou moins consciemment l'enfant en nous, même si nous restons vigilants tant qu'adulte. L'adulte qui joue seul, s'égare, apprend ou se détend dans une activité plus ou moins complexe, parvient à retrouver la joie d'un état de vulnérabilité ou de renforcement en toute sécurité. Qu'il soit régressif, constructif ou transgressif le jeu se décale toujours vis à vis de ce qui est en place, il modifie les règles dans le but d'une jouissance attendue et plus ou moins narcissique.



Le jeu implique le fantasme de maîtrise qu'il s'agisse de soi, d'un univers ou des autres. Il s'appuie sur des pulsions primaires d'adaptation, d'appropriation, il propose une renarcissisation au travers d'un système immersif, *on se prend au jeu*. C'est une illusion stimulante mais nous savons aussi qu'entre réel et illusion l'humain a souvent du mal à poser des limites et désire constamment les explorer, les repousser : La ruée vers l'expérience virtuelle en dit long...

Déclarer que la vie est un jeu tend à provoquer car une fois adultes, il n'y a plus personne pour nous protéger, pour assumer à notre place, alors « quand on est grand ça ne rigole plus ». Etre adulte c'est être responsable de ses actes et chaque essai n'est pas gratuit. Alors certains jours l'existence ressemble plus à un combat, il y a des quêtes victorieuses et des issues maladroites ou douloureuses, ce n'est pas « rigolo », et surtout c'est très souvent « injuste ».

L'âge nous rappelle que maturité et vivacité ne vont pas dans le même sens. D'un côté le jeu nous rajeunit car il nous amuse mais d'un autre, il demande de l'énergie... Etayage du plaisir sur la nécessité première d'assumer le concret, l'individu jouera une fois le labeur effectué, il se détendra, se divertira, s'offrira une échappée dans l'imaginaire ludique, un instant de vacances...

Avec ses différents degrés d'interprétations on dira parfois qu'il se joue de la réalité.

En effet, l'enfant joue au jeu, mais souvent l'adulte se joue du jeu ou

de lui-même grâce à son expérience qui lui permet de prendre une distance d'observation. Ironie, caricature, jeu d'esprit, l'humour quel que soit sa couleur ou son intention, viennent marquer l'aisance, la maîtrise des facultés.

Les jeux de société sont fascinants, mettant généralement en exergue les défenses névrotiques de chacun (d'où l'intérêt de ces jeux en famille bien évidemment !) Les grands enfants pensent pouvoir utiliser leurs acquis, leur savoir mais bien souvent le jeu lui-même les déconstruit et les mène à régresser, ils ne sont pas maître du jeu et se retrouvent infantilisés à l'opposé de ce qu'ils souhaitaient, leur fragilité est révélée, leur égo blessé, on y reconnaît les mauvais perdants ! D'un autre côté c'est souvent aussi le but, oublier que l'on est un citoyen responsable et s'abandonner, être quelqu'un d'autre. Le jeu repose inmanquablement sur la faculté d'adaptation de l'individu selon des règles plus ou moins souples. Et parfois c'est un défi envers lequel certains misent leur orgueil.

On peut jouer, se jouer, se prendre au jeu, on peut jouer à déjouer, s'enjouer... Et même lorsqu'il est compliqué, sollicitant efforts et résistance, le jeu a cette particularité de nous faire perdre la notion du temps, de nous absorber dans un univers parallèle, une immersion régressive dont les gains ne sont pas primordiaux mais parfois bien plus intenses et enrichissants qu'il n'y paraît, car le jeu peut être vertueux quel que soit notre âge.



A. Darsel



Barbara CASSIN

Chevalier de la Légion d'honneur
Officier de l'ordre national du Mérite
Commandeur des Arts et des Lettres
Philologue - Philosophe

Née le 24 octobre 1947 à Boulogne-Billancourt, Barbara Cassin, élève de Jean Beaufret, de Michel Deguy et de Pierre Aubenque, est docteur ès lettres et chercheur au C.N.R.S. Elle a participé au séminaire du Thor avec Martin Heidegger chez René Char, et réappris le grec avec Jean Bollack et Heinz Wismann.

Philologue et philosophe, elle travaille sur ce que peuvent les mots (Quand dire, c'est vraiment faire, Fayard, 2018). Ses recherches portent d'abord sur la sophistique et les présocratiques et, plus généralement, sur ce que la philosophie pose comme n'étant pas elle : sophistique, rhétorique, littérature (L'Effet sophistique, Gallimard, 1995). Elle a proposé une édition, une traduction et un commentaire de quelques textes grecs fondamentaux dans cette perspective : le Poème de Parménide, le Traité du non-être de Gorgias, le livre Gamma de la Métaphysique d'Aristote. Elle met en rapport ce type de discursivité liée à la performance plus qu'à la vérité avec des pratiques contemporaines comme la psychanalyse, et avec des inventions politiques comme la Commission Vérité et Réconciliation en Afrique du Sud.

Chaque langue et chaque culture impliquant un certain rapport au monde, elle travaille sur la différence des langues et sur le savoir-faire avec ces différences



qu'est la traduction. Elle a ainsi dirigé une œuvre collective, le Vocabulaire européen des philosophies - Dictionnaire des intraduisibles, qui traite des symptômes que sont les intraduisibles -non pas ce qu'on ne traduit pas, mais ce qu'on ne cesse pas de (ne pas) traduire : on philosophe non seulement en concepts, mais en mots. Ce travail monumental se trouve à son tour traduit, c'est-à-dire réinventé, en une dizaine de langues. Elle a été commissaire de l'exposition Après Babel, traduire (Mucem, 2016-2017), qui a elle aussi vocation à se réinventer dans de nouveaux lieux (Fondation Bodmer, 2017-2018).

Elle accompagne le Collège international de philosophie tout au long de son histoire, dirige des collections avec Alain Badiou au Seuil puis chez Fayard, crée la Revue des femmes philosophes de l'Unesco et enseigne dans les endroits les plus divers, en hôpital de jour pour adolescents psychotiques comme dans les universités étrangères les plus prestigieuses. Citoyenne d'honneur de la ville de Sao Paulo, elle a reçu en 2012 le Grand Prix de philosophie de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre, et, en 2018, la médaille d'or du C.N.R.S.

Elle a été élue à l'Académie française, le 3 mai 2018, au fauteuil de Philippe Beaussant (36e fauteuil), et reçue le 17 octobre 2019 par Jean-Luc Marion.

Ses ouvrages entre autres : *Dictionnaire des intraduisibles- L'effet Sophistique* – *Google-moi, la deuxième mission de l'Amérique* – *Plus d'une langue*.



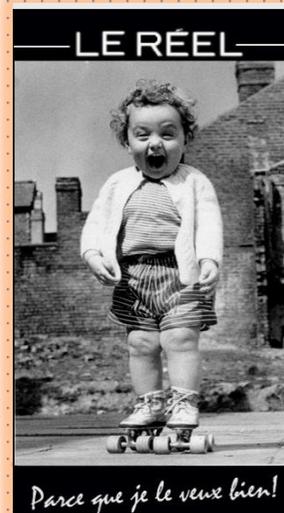
<https://www.academie-francaise.fr/les-immortels/barbara-cassin?fauteuil=36&election=03-05-2018#:~:text=N%C3%A9%20le%20octobre%201947,Jean%20Bollack%20et%20Heinz%20Wismann.>



LA pensée du Petit Mario



“Une des fonctions essentielles du conte est d'imposer une trêve au combat des hommes.”



Retrouvez Psy Chic en PDF sur : <http://armandarsel.wix.com/pole-psychanalyse>



The lost daughter

La mini-série de
Maggie Gyllenhaal

Réalisé par Maggie Gyllenhaal, Elena Ferrante Avec Olivia Colman, Jessie Buckley, Dakota Johnson.

Comme si le rôle maternel était inné... Comme si être mère était une condition à la féminité... Comme si la maternité était un concept unilatéral commun à toutes femmes avec pour postulat de départ : avoir des enfants = toujours les aimer.

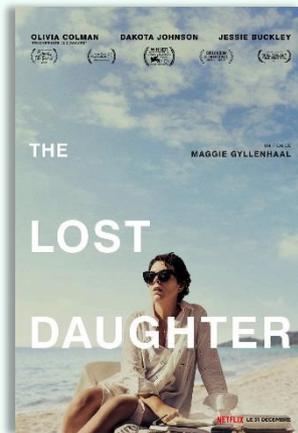
Leda, une femme de 48 ans, semble être en vacances dans un lieu paradisiaque. Elle s'identifie à une jeune mère au comportement ambivalent qui la ramène à sa propre histoire et à ses propres démons. Qu'est-ce qu'une femme ? Qu'est-ce qu'une mère ? Qu'est-ce qu'une famille ? C'est sans prétention que cette série soulève ces questions qui nous animent toutes et pour lesquelles nous aimerions tant avoir des réponses !

La femme qui devient mère doit-elle sacrifier une partie de son identité pour servir l'enfant ? Peut-on aimer ses enfants sans conditions et faire sienne l'expression « amour inconditionnel » ? Le décentrage, le déplacement inéluctable du centre d'équilibre de la mère à l'arrivée de son enfant va-t-il de soi ? Supporter la perte totale ou même partielle de ce fameux « temps pour soi » nécessaire à l'équilibre psychique de tout individu, est-ce gérable pour toutes ? Sommes-nous toutes égales face à ces injonctions au « sacrifice maternel » ? Est-ce possible de concilier les rôles ?

Dès qu'il y a relation à l'autre il y a une limite. Séparation des corps, démarcation des esprits, frontière de pensées... L'illusion ou le fantasme de la fusion en amour est tenace. Toutefois, la réalité reste là : nous sommes toutes séparées de nos enfants, nous sommes toutes et tous séparées de nos mères.

« L'amour inconditionnel » signifie un amour sans condition, sans limite. Le préfixe « in- » s'entend aussi « un », l'amour devenant un-conditionnel, c'est-à-dire porteur d'une seule condition : que l'on s'aime sans condition. Paradoxal, antinomique même. Mère et enfant sont alors un dans l'amour inconditionnel, devenant ainsi fusionnels, entretenant un lien néfaste tant pour la mère que pour l'enfant. Ce concept peut s'entendre alors comme la rémanence d'un lointain souvenir ou l'écho, peut-être, de ce temps où nous étions un : mère et fœtus réunis. Mais sans séparation mère-fœtus, sans séparation mère-enfant, pas de vie.

Aujourd'hui, la figure maternelle encouragée reste encore et toujours cette mère capable de repousser ses propres limites pour « faire » des enfants, les éduquer, les façonner... Et pour satisfaire cette demande sociétale, maritale, familiale (...), femme et mère doivent faire taire des parties d'elles-mêmes.



Quand une partie de soi est étouffée, refoulée, elle se rebelle et se manifeste encore et encore jusqu'à être entendue. À un moment donné, le refoulement ne suffit plus et le conflit psychique augmente en intensité. Le moi doit se défendre et c'est donc par la mise en place de mécanismes de défense que l'individu trouve une solution (la plupart du temps inconsciente) pour continuer à fonctionner.

Ce sujet, certaines patientes l'abordent dans nos cabinets, car l'inacceptable et/ou l'interdit, basculent vite dans l'inconscient. Si la mère tend à l'oublier, l'enfant, lui, n'oublie peut-être pas. Ainsi, entre le cloisonnement de la femme, la mère, l'amante, pas facile d'être présente sur commande. Voire impossible ! C'est pourtant ce qu'impose la morale sociale.

Il y a celles qui se coupent de leurs émotions pour ne plus rien ressentir, continuer et encaisser, malgré les souffrances, la rudesse de la vie. L'isolation mise en place ne permet pas à l'enfant de reconnaître et de s'approprier l'échelle de gravité des événements qu'il traverse. Il a besoin pour cela d'un curseur, de quelqu'un qui fait office de miroir et qui réagit pour montrer ce qui est acceptable de ce qui ne l'est pas.

Le déni peut aussi entrer en jeu quand la réalité semble insurmontable. La mère peut plonger alors dans un univers parallèle où elle considère son enfant comme parfait. Elle peut aussi se considérer elle-même comme parfaite. Mais comment élever sans dégâts un être humain quand une partie de la réalité est totalement niée ? Comment se construire en tant qu'enfant sur du faux, du vent... du vide ?

L'enfant ne peut être « punissable » pour tous ces désagréments qu'il impose bien malgré lui à sa mère. Alors l'inconscient maternel s'en accommode en déplaçant, parfois, toutes les manifestations hostiles sur des situations ou sur son entourage, tel que le père, les amis, la fratrie, les grands-parents, les collègues, un patron... Il est finalement plus facile de détester la vie ou les autres que de reconnaître les émotions brutales et négatives que suscitent, un jour ou l'autre, tout enfant chez sa mère. Mais peut-on être d'humeur égale en permanence ? contrôler nos émotions en toutes circonstances ? Là encore c'est ce que nous fait croire la morale sociale.

Quand la haine n'est pas acceptable pour la mère, il est parfois préférable de surinvestir l'enfant pour que cette haine se transforme en l'illusion d'un amour pur. « Comme je ne peux le détester alors je l'aime plus encore... », mais les inconscients communiquent et l'enfant n'est pas dupe, il reconnaît la haine derrière des paroles mielleuses qui s'espèrent bienveillantes mais ne sont que mensonges et illusions. Émerge alors un terrible conflit pour l'enfant dont la mère fait tout pour cacher l'ambivalence.

Les enjeux d'une analyse sont vastes et vivre avec ses ambivalences en fait partie. Faire corps avec son côté obscur et le reconnaître est la première étape vers une

relation à l'autre saine, particulièrement avec nos enfants. Nier la noirceur, revient à nier l'être humain, revient à se nier soi-même.

The lost daughter est la lecture psychique d'une femme qui fait ce qu'elle peut pour ne pas perdre pied, sans faire semblant, sans jouer le jeu des autres ou faire ce qu'on attend d'elle, au risque d'être une mauvaise mère.

Une question existentielle se pose alors : est-ce un choix quand l'ultimatum « eux ou moi » se forme ? À question vertigineuse, réponses épineuses, quand on sait depuis Mélanie Klein, Anna Freud ou Françoise Dolto que l'enfant pour se construire a besoin d'un adulte stable et présent. On ne peut, à ce propos, que remercier Donald Winnicott pour nous aider à penser en terme de « mère suffisamment bonne » ...

Cette série, quoiqu'il en soit, déconstruit, sans jugements ni partis pris, la croyance bien ancrée qu'une mère se sacrifie toujours, qu'elle fait preuve de bienveillance et que cette mère parfaite sommeille toujours, là quelque part, en toute femme.

Par Adeline Sublet, <https://psydupic.fr/>

Inévitable croyance

Pont entre réel et imaginaire, *l'espace transitionnel* est le lieu de toutes les croyances.

Laboratoire des interprétations, la mise en sens s'y tricote maille par maille à partir du matériau expérimental et des connaissances. Au centre de ce vivier l'enfant se crée, interprète le monde et fonde les coulisses de son Moi.

Au royaume de l'animisme, les croyances s'y régénèrent quand intervient parallèlement l'environnement selon l'éducation, les héritages culturels etc. Une objectivité toute relative tend à s'imposer facilitant à l'enfant son insertion dans le monde, tout en lui ôtant parfois une partie de son originalité.

Certains parviennent à conserver une aptitude créatrice authentique, une ombrelle à la main, sur le fil psycho-névrotique. Si l'environnement le permet il est aussi possible de garder ses instincts animiques, devenir doué pour le langage, le symbolique, l'interprétation... Bâtitteur de ponts entre les choses et les gens.

S'adresser aux objets, prier pour la 1ère fois quand on se croit perdu, être superstitieux, l'humain est le lieu des croyances. Qu'elles soient prêtes à penser ou bien encore ouvertes à toutes les philosophies. Entre les individus qui imposeront la leur et ceux qui s'y engouffreront, on trouvera ceux qui consomment ce qui leur est proposé, sans forcément se demander ce qu'ils pourraient y apporter.

LA CUISINE DANS GHIBLI

Retrouvez toute la magie et l'onirisme des films du Studio Ghibli dans 35 recettes inspirées par ses plus grands chefs-d'œuvre.

Par les thèmes qu'ils abordent – l'enfance, l'espoir pour les générations futures, le lien à la nature, l'amour, la famille, l'importance du souvenir –, les films Ghibli ne peuvent que nous toucher et nous émouvoir.

Les scènes liées aux repas y ont une importance toute particulière ; de la tourte poisson-potiron de Kiki la petite sorcière aux hambagu de Pom Poko, en passant par le banquet maudit du Voyage de Chihiro, découvrez des recettes à partager avec votre famille ou vos amis, pour créer des liens indestructibles.

<https://www.hachetteheroes.com/produit/2529/9782017178316/la-cuisine-dans-ghibli>

A écouter également :

De quoi se nourrissent les êtres imaginaires ?
<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/l-instant-m/l-instant-m-du-vendredi-10-juin-2022-7234297>



Ainsi les mécanismes de défense pointent leur nez, conçus à partir des outils psychiques à disposition et par défaut face au principe de réalité... « pourquoi c'est toujours ma fille d'attente qui n'avance pas !? » ...Projection sado-masochique sur cet environnement qui contrarie les désirs pulsionnels et ramène le sentiment infantile d'injustice au 1^{er} plan. Interprétation narcissique d'un Moi qui se cache derrière des événements supposés coupables. Et quand bien même adviendrait un monde adapté au Moi, il ne le supporterait pas, parce que le principe de plaisir tue et que la genitalité est un défi permanent.

Que l'on croit en ses rêves ou que l'on soit hyper-réaliste, pessimiste ou optimiste il faut croire que l'on a fait le bon choix pour ne pas mourir dans le désarroi.

L'investissement libidinal, la mise en liaison doit se faire à bonne distance du Non-Moi pour que la prise de sens soit idoine. Difficile de se forcer à croire en quelque chose qui ne nous parle pas alors que certaines choses s'adressent directement à nous. Bien sûr le pervers ne serait pas d'accord, pourtant il est si difficile de croire en soi !

A.Darsel



Parce que je le veux bien!

Réponse au jeu du dernier numéro : Alain de Mijolla

RETROUVEZ LES CONTES !

NCQJSPMBLANCHENEIGEJ
 NCR TMJSLEPETITPRINCE
 LFALLETERGTELESNAHKM
 EÇPRYÇLLGGCUBKSHKDRQ
 CCVYHGOAKOFUÇKBAGLON
 HWRGXOYPKIBVTTLXVADQ
 ANFFRAZETA XS GIGCMSEY
 TFPXKPR TASHCBOLNHOIC
 BTGPUBYIOBCABI XEACOM
 OFPQXLITVYBVQHKNIFLZ
 THR FQXREFAAJYCMGUYQP
 TZOQJCFSSZFKAKCZÇGCBP
 ECQELWOIIVQNQOXENPIO
 QZXAXFQRJERSTNHGDUVZ
 UQÇLYWQREFNOLLIRDNECJ
 RVDTCAXNCAIMCPUIQT B
 PMIVYSEEYYMGPKWRIHUR
 GFS DNNCCXVGLQRMEMYVU
 SRPXBHÇLEUGFP P C F Q AN G
 WVUSIMPXWVQZWEIWMYJG

LEPETITPRINCE
 CENDRILLON
 LECHATBOTTE
 PINOCCHIO
 HANSELETGRETEL
 LOIEDOR
 ALIBABA
 BLANCHENEIGE
 LAPETITESIRENE



Les ~~Fantastiques~~ ^{TRAUMATIQUES} Aventures du Fils de Freud par Pacha Urbano



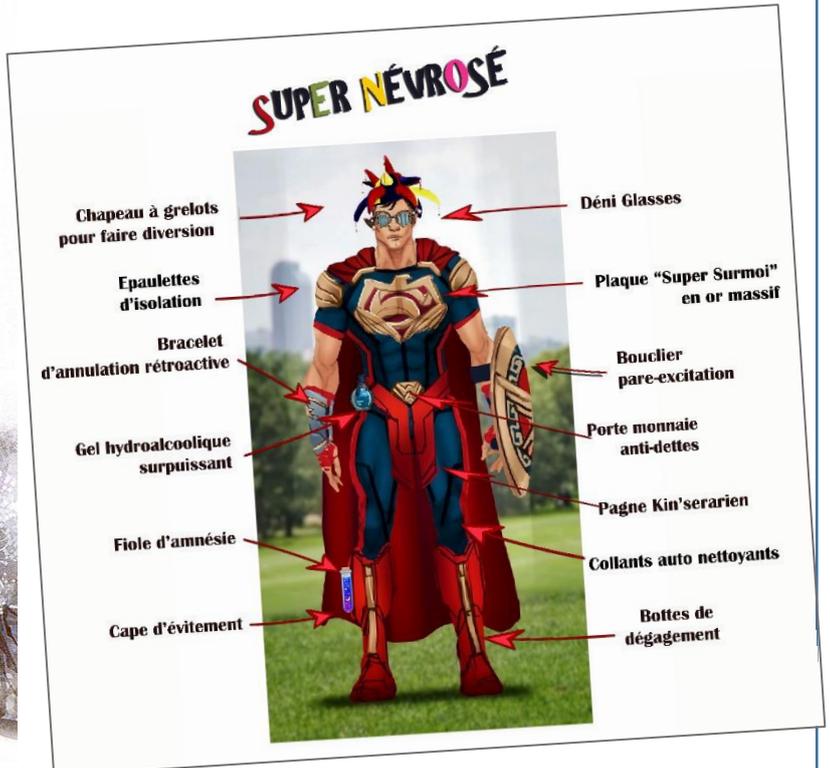
<http://jonathanleroy.be/2016/12/fils-de-freud/>

PACHAURBANO.COM

-Maman plus tard je veuT être ...
 -Non mon chéri on ne dit pas je veuT être mais je veuX être.
 -Mais puisque je te dis que je veux t'être !!!



La phrase du Petit Mario était cette fois-ci de Daniel Pennac / « Comme un roman »



Conception - Rédacteur en Chef : Armand Darsel

Images : Pinterest.fr